AU JAPON

LA FOIRE SUR LE PARVIS DU TEMPLE.

En s'ouvrant au monde entier et par ses armes et à coups d'usines, en s'égalant aux plus grandes puissances, le Japon n'a rien abdiqué de ses mœurs, de son idéalisme ni de ses traditions. Il reste tel qu'il y a mille ans: le royaume des dieux et des belles légendes. Aucun de ses génies n'est mort. L'esprit critique, rançon de la science, le doute, fruit amer des trop vieilles civilisations, n'ont pu même effleurer son âme de candeur.

Sans m'attarder aux détails de la religion ni, après tant de hauts esprits, essayer dans le shintoïsme, dogme national, de reconnaître l'effort métaphysique des Indes ou de la Chine, je m'en tiendrai à la simple visite d'un temple illustre et hanté des foules, celui d'Asaksa, qui est à Tokio comme Notre-Dame à Paris. Ce pèlerinage fera sentir en quelle aimable familiarité dieux et fidèles vivent ici, leurs relations déconcertantes plus temporelles que spirituelles, l'humanité de cet Olympe souriant, la foi sans mysticisme de ses dévots et, pour tout dire, chez les uns et les autres, la bonhomie.

Comme tous les palais, comme tous les logis nippons, le temple est de bois. Le sanctuaire principal, qu'une grille protège, dédié à Kwannon, déese aux mille mains, patronne des pauvres gens, accueille nuit et jour l'hommage d'un peuple suppliant. Innombrables, les lanternes suspendues au plafond en offrandes, et les ex-voto à grimoire collés aux barreaux et aux murs. Non moins curieuse est la manière d'invoquer la faveur divine: munis de feuilles ou d'un fin pinceau quelque lettré traça leur requête, les pèlerins, après les trois claquements rituels, pour le ciel, pour la terre, pour les hommes, mâchent énergiquement leur placet, le réduisent en boule, puis le jettent à la statue. Si la boulette s'attache et tient, le vœu a chance d'être exaucé; au cas contraire, il convient d'attendre un jour faste pour tout recommencer.

Non loin de la douce déesse, dans une niche latérale, un grand vieillard de bois est assiégé de foule: c'est Bunzuru, pieux disciple de Bouddha une des seize Rakans, génie de la médecine.

Sa thérapeutique est fort simple et à la portée de tous; ses remèdes: pour obtenir soulagement ou guérison, il suffit que le malade frotte la partie dont il souffre contre celle correspondante sur le corps du divin bonze.

Pour le culte, il est si réduit qu'on peut dire qu'il n'existe pas. Ni fleurs, ni messes, ni couronnes, et de pompeux offices et de liturgie, à heures fixes, point. Tout se passe en méditations, en prières mentales, en dialogues individuels. On entre au temple comme au restaurant, comme on visite la maison de thé, selon son humeur du moment ou les besoins de sa conscience. Le sourire est de rigueur. Seul le peuple vraiment pratique, mêlé par foi que pour satisfaire son goût du merveilleux. Elégamment sceptiques, esprits forts par mode en bon ton, noblesse et hautes classes affectent de ne traiter les dieux que chez elles: c'est le ciel sur commande, à domicile. Quant aux dames de qualité, la pagode et ses mystères ne leur sont qu'une inconnue de plus.

Mais le temple à Asaksa n'est rien ou qu'un lieu de passage: ce qui compte, c'est l'entourage. Reportez-vous aux plus fameux soirs de Neuilly ou de Montmartre, ou évoquez le tohu-bohu, le tintamarre, les boutiques et les parades de la foire aux pains d'épice.

Dans un jardin poudreux, semé de petits lacs et de pièces d'eau, entre des grottes artificielles et des monolithes taillés en fleur de lotus, une cité de plaisirs surgit, cité macaronique, Luna-Park installé sur le parvis du temple. Mille guinguettes, théâtricules, bazars, manèges, cirques, guignols, dioramas s'accrochent et s'enchevetrent. Voici, aux flonflons troués que mord un orgue de Barbarie, chevaux de bois, tirs à l'arc et à la carabine, cycles à piste fixe; voici l'arène à ciel ouvert, faite de pieux et de toiles, au seuil de laquelle, obèses, houlant des muscles, quelques lutteurs à la peau huilée jettent le gant; voici, chers à l'enfance, les prestidigitateurs, les jongleurs, les illusionnistes, armés de sphères à mirage, de torches vives et de poignards. Comment résister à leurs sortilèges? De la ménagerie voisine montent d'affreuses vociférations: ce sont les monstres bien dressés qui, en manière d'appel au peuple, conjuguent leurs rugissements.

"Entrez, messieurs et dames, et plus encore, vous, les militaires!" Ceci est, à la japonaise, le vrai, le seul, l'unique musée Grévin. On y admire, grandeur nature, en leurs costumes d'époque et d'une cire qui imite jusqu'à la chaleur de la peau, Jimmu Tenno, le premier mikado divin, Yamato Dake, le parfait chevalier, modèle des samourais, et Tachibana Hime, sa femme, modèle du dévouement conjugal, la blanche Impératrice Jingô, conquérante de la Corée, dont la figure revit encore sur les billets de banque, les dix-sept grands shoguns et tous les héros de l'empire, inclus le grand Nogi faisant harakiri. Autre musée à la porte suivante, mais d'orthopédie celui-ci et d'horreurs médicales, étalant sous vitrine goitres, gibbosités, pieds bancroches, pieds bots. Montés sur des tréteaux, bonimentant ex cathedra, bonnet pointu en tête, bésicles de hibou sur le nez, charlatans, empiriques, marchands d'orviétan, rebouteux et exorciseurs, vous tirent la bonne aventure, débrouillant vos affaires de cœur et quelque soit votre cas ou peine, vous remettent pour un demi-yen la panacée universelle ou l'élixir de longue vie, philtres, charmes, onguent en drogues. Quelle impudente concurrence au dieu tout proche Benzuru! Ailleurs, preste et ruse, le rafistoleur de pipettes casse et ébrèche de vieilles faïences à seule fin de démontrer son art à les rafistoler; à ses côtés, plus couleur locale et fort applaudi des hadauds, l'horticulteur ambulant, son compère, artiste en raccourci, offre sa collection de chênes nains, de pins microscopiques et, tenant tout entiers dans une assiette à fruits ou une coupe de cristal, de jardins et parcs minuscules, où ruisselets, ponts et rocs se distinguent.

Que ne trouve-t-on pas en ce kaléidoscope-capharnaüm d'Asaksa, du phonographe qui, entre deux shimmies, annonce un prêche de clergyman à la baraque où en deux gestes et trois mouvements on s'initie au jiu-jitsu? Çà et là, pâtissiers de carrefour, marchands de friandises, gargotiers en plein vent dispensent à la foule en goguette des plaisirs moins idéalistes, mais de plus sûre succulence. Qui, sauf la police ou le fisc, saurait ici dénombrer les bars étroits comme des couloirs, les tavernes aux belles servantes, les échoppes genre Bodega où, à l'ombre des tonnelets, des compagnies de joyeux drilles, parlant salé et buvant sec, sablent gaillardement le sabké national? Tout un district de la ville-kermesse est réservé aux cinémas; leurs enseignes sur calicot, barrant la rue, s'historient, comme de chauves-souris volantes, d'hiéroglyphes à la chinoise; des joueuses de samicen et quelques pianos mécaniques ajoutent à la frénésie des drames de l'annonce. Plus discrètes en retrait,—car en cet aimable Japon, volupté et religion, fumets d'office et patenôtres, bonzes, filles et saltimbanques font le meilleur ménage du monde,—pullulent les maisons de thé. Toc toc à la petite porte: les getas, quittés sur le seuil, le cèdent aux sandales de cordes par qui sur les planchers de nattes tout heurt, s'atténue et s'éteint. A peine si la lucarne, tapie comme un œil en coulisse à l'angle des panneaux de soie, laisse, dans un battement d'éventail qui l'apporte à la rue, filtrer un rire de geisha...

Mais la nuit tombe, pressons le pas; tout n'est pas dit du pèlerinage. Dans l'ombre du temple endormi où, miséricordieuse aux humains, sourit l'indulgente Kwannon, s'abrite plus qu'il ne se cache le quartier d'amour, le Yoshiwara.

Que de contes à dormir debout, que de fables de romanciers, grands voyageurs autour de leur chambre, ce lieu célèbre n'inspira-t-il pas! Toute une littérature en est née, mondiale, imaginaire. Des myriades de lanternes dont le vent, secouant la flamme, fait comme un ballet de phalènes danser les caractères en trois couleurs, signalent à l'étranger cette oasis du divin oubli. Jadis c'est-à-dire voici vingt ans à peine, les maisons dans chaque ruelle, pareilles à autant de volières, partageaient leur rez-de-chaussée en cages et stalles grillagées, derrière quoi, fardées et peintes, en d'éblouissants kimonos à ramages, gerbe de roses à la ceinture, coiffure haute, les courtisanes se tenaient, hiératiques comme des idoles. Ces nids d'amour et leurs oiseaux des îles, offrant leur grâce à tout passant, choquaient si peu que, le dimanche, les bonnes gens de Tokio avaient pris coutume de se les donner comme but de leur promenade et s'y rendaient même en famille. Heureux temps où la pudeur, article importé d'Occident, n'avait point perverti les âmes!

Mais depuis, l'Amérique est passée par là: meetings, sermons, bible, armée du salut. La lugubre tribu puritaine des vieilles misses de l'Y. M. C. A., des Christianwoman, des filles de la Délivrance, insensibles au reproche des mille mains de la déesse Kwannon, a si bien menacé, palabré, ergoté, que les cages, désormais closes, volets tendus, judas tirés, ont des façades de sacristie.

La destinée du Yoshiwara n'a pas changé pour si peu: il reste le quartier d'amour. Mais approchez et, en voyant là le type même des grands bouleversements que le nouveau Japon accepte du monde dit civilisé, admirez la victoire dont se peuvent flatter les continentes vieilles dames de Chicago et de Boston: à la porte de chaque logis, en place des belles filles, armes parlantes de la maison, trophée galant promis à tout hôte d'une heure, c'est leur photographie qui s'étale.—Andre Tudesq.

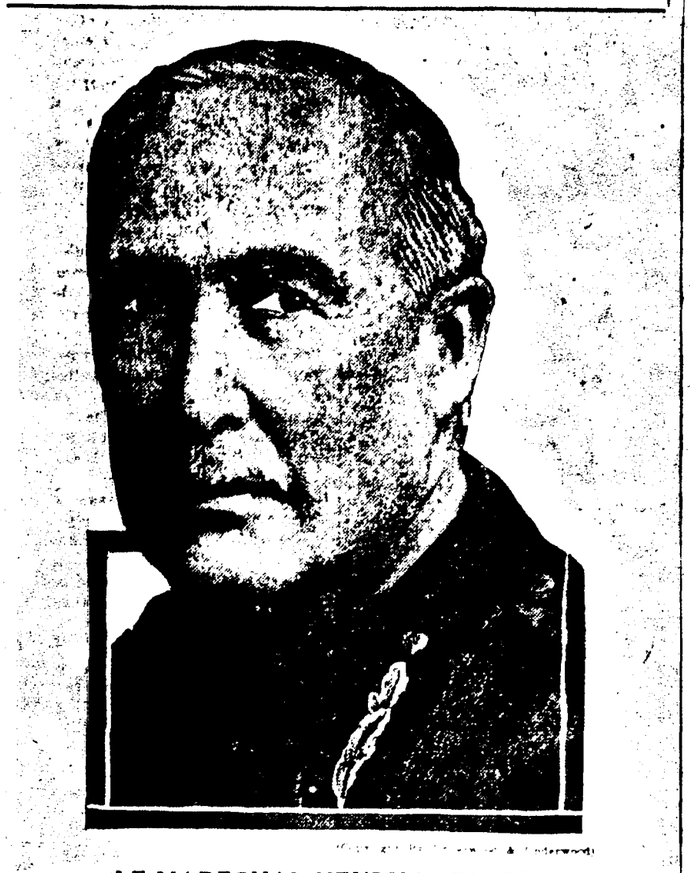
LES ESPRITS...TAPEURS

Mme R..., qui s'occupe beaucoup de spiritisme, constate qu'il manque une cuiller à une douzaine de couverts d'argent.

Sa bonne, à qui elle fait observer cette disparition, lui répond:

—C'est tous ces esprits qui viennent voir Madame. Y en a des fois que c'est pas du bon monde.

Victime des Sinn Feiners



LE MARECHAL HENRY H. WILSON

ancien chef d'état-major de l'armée britannique, qui a été assassiné par deux individus que l'on soupçonne être des Sinn-Feiners, à Londres.

LE RETOUR AU PAYS

Il était revenu depuis le matin au pays, après trente ans d'absence, celui qui en cet après-midi d'automne gravissait lentement le chemin de la montagne.

Son histoire était celle de beaucoup...

A l'âge de vingt ans, n'ayant plus de famille, il avait écouté la voix qui vient souvent chanter près des jeunes hommes la douceur de vivre dans les vastes cités lointaines.

Ayant vendu la ferme et le champ paternel, il était parti.

Il avait alors connu la misère des villes. Et, rivé au dur travail qu'il avait dû prendre, il avait dépensé, sous le triste ciel noir des usines, toutes les belles années de sa jeunesse, presque toute sa vie.

Pourtant un jour, elle lui était venue si fort, la nostalgie du pays natal; si impérieuse avait été la voix l'appelant à son lointain village d'enfance, qu'il avait quitté toutes les pauvres choses, humbles témoins de sa pauvre vie, voulant revoir ses montagnes, une fois encore, avant la vieillesse et la mort.

...Il était arrivé ce matin. Et depuis quelques heures, il errait par la campagne, comme à la recherche d'invisibles présences.

Il avait pris, maintenant, un chemin conduisant à travers les genêts et les bruyères à la cime des Livettes, où jadis il demeurait.

Il allait lentement dans ce pèlerinage de retour.

S'arrêtant presque à chaque pas, son regard se posait au loin sur les grands bois de la Corcelle et de Véry, sur les montagnes de Soubran et de la Grandhouze, sur toutes ces maisons blanches recouvertes de briques roses, qui animaient ce paysage qu'il reconnaissait peu à peu après tant d'années.

Il écoutait à ses pieds, la Zergue chantait, là-bas, de sa même voix claire, et ses eaux rapides et fuyantes faisaient tourner encore la roue du même moulin.

Et voici qu'il revoyait dans son même décor de verdure, tout auprès de l'étang, la femme qui évoquait pour lui le souvenir d'un jeune et premier amour,—que son départ avait brisé.

Traversant une sapinière, il se rappela qu'il avait planté lui-même tous ces arbres qui, maintenant, grandis et superbes, étendaient au-dessus de sa tête leurs robustes branches. Le vent s'étant mis à souffler dans leurs ramures, immobile, il écouta leur grande voix, comme retrouvant soudain l'air d'une vieille romance, autrefois souvent entendue, et depuis longtemps oubliée...

...A mesure qu'il marchait au milieu de cette campagne dont les aspects lui avaient été si familiers, il se sentait peu à peu repris par la douceur pénétrante qui se dégageait de toute cette nature heureuse; il allait d'un pas plus léger, et, aspirant à pleins poumons le grand air pur, il lui semblait boire à longs traits un vin de force et de jeunesse.

Soudain il s'arrêta, le cœur lui battant plus vite.

Il avait reconnu leur champ; celui qu'il avait, jadis, si souvent labouré au côté de son père.

Ses yeux regardaient ce sol sur lequel s'étaient penchés, pendant une suite d'années si nombreuses, les ancêtres obscurs de sa race. Et il se sentait envahi par une émotion ignorée jusqu'alors.

Au-dessus de cette terre, les morts qu'il portait en lui venaient de tressaillir.

Une voix semblait monter de ce sol et l'appeler tendrement. Une autre voix, qui s'élevait à présent des profondeurs de son être, répondait. Et des mots mystérieux et sacrés s'échangeaient dans le grand silence de son cœur entre la vieille terre et ses morts qui à cet appel s'étaient éveillés dans ses veines.

Debout au milieu du champ paternel, il paraissait avoir tout à coup grandi.

Comme sous la poussée d'une robuste sève montée de ce sol doré par tant de midis, sa tête s'était relevée plus fière; ses épaules s'étaient redressées. Et lui qui avait tant souffert de la servitude des villes, et de son emprisonnement entre les murs sombres des ateliers, respirait avec ivresse le grand souffle de liberté qui flottait au-dessus de tout cet espace.

Ici, il n'était plus l'humble ouvrier sans famille et sans nom, perdu dans l'immense foule anonyme du travail. Sur ce sol, il reprenait contact avec son passé; non point seulement avec son enfance et sa jeunesse sur lesquelles veillait, toujours émouvante, l'image de son père et de sa mère, mais avec tous ces jours innombrables ayant composé l'existence des vaillants travailleurs dont il était issu. Et, rattaché à cette longue lignée, il se sentait à nouveau participer avec toute sa race à la noblesse de la terre.

Continuant sa marche, il allait toujours droit devant lui. Et sa main, dans la lumière d'automne, sans doute obéissant à quelque poignant souvenir, imitait le geste des paysans que l'on apercevait au loin, et paraissait jeter, comme autrefois, à la vague des sillons les semences de la moisson prochaine.

Sur le soir, après avoir parcouru longuement les bois et les montagnes, il rentra au village. Dans les maisons blanches tapissées de vignes, déjà les lumières s'allumaient. Et derrière les étroites fenêtres s'encadrait le profil de quelque aïeule au front penché sur une broderie.

Par les portes ouvertes, on apercevait devant la flamme des hautes cheminées la silhouette des ménagères.

Des enfants riaient, des chiens aboyaient, des bergers chantaient en ramenant leurs troupeaux.

Et tous ces bruits joyeux et familiers s'accompagnaient du murmure lointain de la rivière, et du tintement d'une cloche d'église qui, de sa voix harmonieuse et grave, disait la prière du soir.

Tout en haut du village, d'humbles maisons de pauvres gens commençaient leur sommeil, bercées par le chant des fontaines.

Il reconnaissait tous ces moindres endroits où, petit garçon, il avait joué, comme ces enfants, dans la douceur des fins de jour. Il retrouvait dans son souvenir, devant telle porte ou telle fenêtre, le visage d'amis depuis longtemps disparus et auxquels il n'avait jamais plus songé.

Il allait et venait par les étroites rues, le long de ces vieux murs qui avaient abrité tant d'êtres de sa race. Et une impression de joie inconnue le gagnait à se sentir entouré comme d'une protection et d'une sympathie par cette grande paix heureuse qui montait de ces humbles demeures et s'étendait au-dessus de toutes les choses avec la fumée bleue des toits et le son très doux de cette cloche.

...Alors, dans son cœur déjà vieux, il songea avec amertume que toute sa vie aurait pu se passer dans ce cadre de tranquille bonheur, loin de la détresse des villes—si sa jeunesse, autrefois, ne s'était point laissé entraîner vers le mirage trompeur des lointaines cités.

RENÉ DE MONTOZON-BRACHET,
Aumônier Militaire.

Les Sulpiciens aux Etats-Unis

Ces Récollets, ces Jésuites, ces Sulpiciens, qui par leurs missions, et puis par leurs explorations, mirent une empreinte française, au dix-septième siècle, sur la culture religieuse des populations américaines, trouvèrent des successeurs dignes d'eux, à la fin du dix-huitième, dans ces autres prêtres qu'expédiait au delà des mers Jacques-André Emery, neuvième supérieur du Séminaire et de la Compagnie de Saint-Sulpice. The Sulpicians in the United States: ainsi s'intitule le livre dans lequel M. Charles G. Herbermann, président de la "Société historique catholique" des Etats-Unis, nous présente nos Sulpiciens, depuis 1791 jusqu'à nos jours, comme les ouvriers actifs et discrets d'une sorte de lien spirituel entre l'âme française et un certain nombre de consciences américaines. Notre esprit d'apostolique rayonnement, pour qui les océans ne furent jamais une barrière, put exercer ainsi son action sur la spiritualité catholique d'outre-mer: les mêmes traditions et les mêmes disciplines auxquelles Jean-Jacques Olier, dès le début du règne de Louis XIV, soumettait la formation du clergé français, devinrent, au temps de la Révolution, les éducatrices du clergé d'Amérique. C'est l'intérêt du livre de M. Charles G. Herbermann, de nous montrer les premiers contracts, et puis les lents efforts de compénétration entre les habitudes religeuses de nos vieilles races latines et les spontanéités du catholicisme américain. Dans le recul des temps et des mers, nous voyons se greffer, sur ce catholicisme juvénile, certains plants de France, importés là-bas par la Compagnie de Saint-Sulpice, et qu'on vit croître et se multiplier avec une durable vigueur.

Volontiers Emery, dès le mois d'août 1790, eût-il en personne traversé l'Océan, pour procéder à cette greffe féconde: "Je voudrais, écrivait-il, aller aux Illinois, sur les bords du Mississipi, dans ce diocèse en friche de Baltimore, qui a 1,500 lieues de long sur 800 de large. J'ai toujours désiré finir mes jours sur le rivage du Mississipi, et si des considérations d'un plus grand bien ne m'avaient point arrêté, je serais déjà au delà des mers." Il savait que le Révérend Jean Carroll, récemment nommé par Pie VI évêque de Baltimore, rêvait de créer un séminaire, pour accroître et prolonger l'indigente lignée des vingt-cinq prêtres qui formaient alors, dans les Etats de l'Union, tout le clergé catholique, et dont les ouailles ne dépassaient pas vingt mille. Il fallait que ce troupeau se survécût, et que le ministère pastoral, aussi, se survécût, et Carroll, et cet été de 1790 où il venait chercher sur les bords de la Tamise la consécration épiscopale, était passablement soucieux des incertitudes de l'avenir. Une visite survint, qui commença de le rassurer; elle se présentait de la part d'Emery.

Le Sulpicien Nagot venait s'offrir à Carroll pour organiser, avec trois autres Sulpiciens, un séminaire au Maryland, et pour préparer, là-bas, un clergé indigène. Entre le nouvel évêque et la Compagnie de Saint-Sulpice, les pourparlers aboutirent; et au mois de mars 1791, Nagot et ses trois confrères s'embarquèrent pour l'Amérique. Ils avaient avec eux cinq séminaristes, dont deux Américains et deux Anglais. Le cinquième, l'abbé de Montdésir, racontera longtemps après, dans des pages qu'a naguère publiées M. Victor Giraud, l'émouvante traversée; il citera, parmi les passagers de cet apostolique bateau, "M. le vicomte de Chateaubriand, qui a fait bruit et besogne dans le monde." Le futur auteur du Génie du christianisme, bien qu'il fût alors assez détaché de la foi romaine, se mit un jour à prêcher les matelots, "bons Bretons et bons catholiques," mais par ailleurs, il prêcha si bien l'un des séminaristes anglais, que celui-ci renonça à se faire prêtre et revint en Angleterre.

La consigne donnée par Emery aux Sulpiciens stipulait qu'ils "tâcheraient de concevoir la plus haute idée de leur vocation." "Ils penseront, continuait-il, que ce séminaire est le premier établissement de ce genre, et sera pendant longtemps l'unique dans tous les Etas d'Amérique; qu'il s'agira dans ce séminaire de former les ouvriers apostoliques que la Providence destine à faire régner Jésus-Christ et son Eglise dans une partie du monde bien plus étendue que l'Europe entière."

Seize mille catholiques dans le Maryland, sept mille en Pensylvanie, quinze cents dans les autres Etats, tel était le tout petit troupeau, singulièrement éparpillé, pour lequel ces Sulpiciens venaient former des prêtres. D'autres prêtres, que l'insurrection des nègres avait chassés de Saint-Domingue, augmentèrent bientôt leur humble essaim; et au bout de sept ans, il comprit 27 Français, dont 12 Sulpiciens. Chez ces prêtres de France, on eût vainement cherché la moindre velléité d'impérialisme: ils venaient servir la catholicité américaine, et puis, si possible, la mettre en état de se passer d'eux. "Si l'on ne forme pas sur les lieux, expliquait Emery à Nagot, un clergé suffisant pour desservir l'Eglise catholique américaine, on ne fait rien, ou on ne fait que le bien du moment. Très certainement, quand on supposerait, ce qui est contre toute vraisemblance, le parfait rétablissement de l'ordre en France, de très longtemps on ne peut espérer un superflu de prêtres en Europe; que sera-ce, si toute l'Eglise vient à être ravagée en Europe et à manquer de ministres pendant un temps indéfini? D'ailleurs des étrangers ne seront jamais en assez grand nombre, ni aussi propres que les naturels du pays pour desservir l'Elise catholique."

Que provisoirement certains de ces Sulpiciens se consacrassent à l'apostolat populaire, Emery y consentait, et tout le premier il en voyait la nécessité: "C'est dans les vastes prairies des Illinois, disait-il en 1792 au Sulpicien Flaget, que vous devez exercer votre ministère, au milieu de quelques Français, qui sont sans prêtres depuis quelques années. Je vous ai procuré un grand nombre d'alphabets, de grammaires et de bons classiques pour former des enfants jusqu'à la rhétorique: car ces contrées des Illinois seront comme un noyau de religion." En quoi Emery devinait juste: on a pu dire que Flaget, qui devenait bientôt évêque, marqua par chacune de ses haltes de missionnaire le siège d'un futur évêché. Mais dans la pensée d'Emery, une période devait venir, où les Sulpiciens seraient exclusivement des éducateurs de prêtres: cent ans avant Léon XIII, il insistait pour que l'apostolat européen, sur les terrains où il s'exerçait, travaillât au recrutement et à la formation des clergés indigènes. L'insistance était particulièrement opportune lorsqu'il s'agissait de ces terres américaines où l'esprit religieux devait naturellement s'associer à la pratique du self-help. Quand un jour les Gibbons et les Ireland mêleront l'Eglise américaine à la vie nationale et s'opposeront, par exemple, à ce que les catholiques d'origine et de langue allemande fassent chapelle à part dans cette grande Eglise, ils attesteront certaines susceptibilités qu'avait prévues, dès le début de l'Union, la prudence avisée d'Emery, et dont à l'avance il avait tenu compte.

Emery s'intéressait si profondément à cette chrétienté d'outre-mer, qu'en 1796, après sa détention à la Conciergerie, il songea à s'éloigner de France et à s'en aller finir ses jours dans l'Etat de Maryland. "Votre présence peut être encore plus utile à la France," lui fit dire le pape Pie VI. Emery s'inclina, il resta. Mais sa pensée s'évadait vers l'Amérique, où les Sulpiciens avaient rapidement fondé un collège à Georgetown, un séminaire à Baltimore et où les débuts apparaissaient bien difficiles. On lui écrivait de là-bas, en 1797, que le collège ne fournissait rien, "tous les enfants riches ne se sentant guère d'inclination pour mener la vie pauvre et laborieuse des missionnaires," et qu'au séminaire on n'avait pour le présent "aucuns jeunes gens et pas grande espérance d'en avoir." Un jour de 1793, les Sulpiciens avaient eu la joie de présenter à Carroll, pour qu'il devint prêtre, un jeune homme natif d'Orléans, Etienne Badin; ce fut la première ordination sacerdotale accomplie sur le sol des Etats-Unis; et ce Badin devait écrire le premier exposé de la foi catholique qui ait été publié là-bas, et consacrer sa vie à l'évangélisation du Kentucky. Deux ans plus tard, c'était un Russe, le prince Galitsin, qui devenait prêtre, et qui allait, lui, travailler en Pensylvanie. Il fallut attendre jusqu'en 1800 pour procéder enfin, au séminaire Sainte-Marie, à l'ordination d'un prêtre natif d'Amérique, Williams Matthews.

Ces délais chagrinaient Emery; toujours soucieux de maintenir l'esprit de sa Compagnie, il constatait que la plupart des Sulpiciens envoyés au Révérend Carroll s'employaient plutôt au ministère sacerdotal—et parfois dans des parages fort lointains—qu'à des besognes de formation ecclésiastique: "Au bout de dix ans et plus, écrivait-il à Carroll en 1803, on n'est pas plus avancé aujourd'hui que le premier jour: Il ne s'agit pas, dans le moment, d'abandonner le séminaire de Baltimore, puisque dans le fait il n'a jamais existé, il s'agit seulement d'abandonner le projet de séminaire." Carroll sentit, en recevant ces lignes, qu'Emery inclinait à rappeler en France les Sulpiciens: "Ce serait un des plus grands malheurs qui pourraient arriver à mon diocèse," lui répondait-il. Paris bientôt avait Pie VII pour hôte: Emery le consulta. "Mon fils, commanda le Pape, laissez subsister ce séminaire qui portera son fruit dans le temps. Rappeler les directeurs pour les employer en France dans d'autres maisons, ce serait dépouiller saint Pierre pour revêtir saint Paul."

Les Sulpiciens donc restèrent, et dans la première génération des évêques américains, plusieurs inscrivirent leur nom. Flaget devint évêque de Bardstown, puis de Louisville, avec David comme coadjuteur; Dubourg devint évêque de la Nouvelle-Orléans; Maréchal, archevêque de Baltimore; Dubois, évêque de New-York; Bruté, évêque de Vincennes; Chanche, évêque de Natchez. le siège de Baltimore eut pour titulaire, en 1885, le premier Américain entré dans la Compagnie de Saint-Sulpice, Eccleston. Un autre de nos Sulpiciens Français, Gabriel Richard, débarqué aux Etats-Unis depuis 1792, fit des merveilles à Detroit: il évangélisa, là-bas, un pays plus vaste que la France et l'Espagne, et posa les assises de la future université de Michigan. C'était un travailleur actif que ce Richard; il prêchait; il parlait à l'université; il se faisait imprimeur de livres religieux; il devenait, au Congrès de 1823, représentant du territoire du Michigan, et fut le seul prêtre catholique qui ai jamais siégé au Congrès; il se hâtait, en 1832, au chevet des cholériques, et là, héroïquement, partageait leur mort.

Et tandis que ces Sulpiciens, déférant aux lointains besoins des âmes, installaient ainsi de leurs propres mains, à travers les Etats de l'Union, la hiérarchie catholique, d'autres Sulpiciens, Tessier, Deluol, Lhomme, Dubreul, Magnien, faisaient prospérer, à travers le xixe siècle, le séminaire de Baltimore. Sous leur direction, ce séminaire devenait pour l'Amérique catholique la pépinière de son sacerdoce. Ce fut l'art de ces maîtres, et ce fut leur vertu, de savoir orienter les jeunes énergies de l'âme américaine sans jamais les paralyser ni les gêner. Ils la firent profiter des expériences catholiques séculairement accumlées en Europe; mais ils furent gens discrets, qui jamais ne permirent que ces expériences apparussent à leurs disciples d'outre-mer comme ayant la pesanteur d'un joug; et le magnifique développement de la catholicité américaine fut en grande partie l'œuvre de leur tact en même temps que de leur science.

Une fois de plus, en cette occurrence, le génie religieux de la France se révéla capable d'adapter ses inspirations et ses enseignements aux besoins indigènes des populations qu'il aborde, à leurs susceptibilités légitimes, aux exigences de leur féconde originalité; et les rapports qui se nouèrent ainsi entre la France religieuse et la catholicité américaine contribuèrent à resserer encore, des deux côtés de l'Océan, une noble et durable fraternité.—Georges Goyau.

MON FILM

Des Français responsables de la guerre? Il y en a...

Je ne suis pas de ceux qui disent:

—Nous n'avons rien fait pour déchaîner le fléau... Nous sommes innocents comme l'enfant qui vient de naître!

Je prétends, au contraire, qu'un certain nombre de fanatiques bel et bien français ont tout fait pour rendre la guerre inévitable. Leur politique orgueilleuse ne pouvait que provoquer la catastrophe et je trouve vraiment inouï que ces gens-là, dont la culpabilité est évidente, se permettent de répondre à qui les accuse:

—C'est pas moi, m'sieu... C'est lui!

Et "lui," c'est M. Poincaré.

Vraiment, ces gaillards-là ont un toupet fantastique: après avoir mis le feu à la maison, ils traitent d'incendiaire celui, justement, qui avait fait de son mieux pour empêcher le désastre.

Les responsables de la guerre sont, en France, ceux qui, avant 1914, répétaient:

—En cas de mobilisation, nous ne marcherons pas!

Ce sont tous ces politiciens qui étaient entrés à la Chambre en criant:

—A bas le militarisme! Vive la fraternité humaine! Déclarons la paix au monde!

Ce sont ces révolutionnaires qui disaient:

—Le moment venu, nous organiserons la grève générale, nous empêcherons les trains de circuler, nous saboterons la mobilisation, nous ferons intervenir "Mam'zelle Cisaille"!

C'est ce général, ministre de la guerre, qui répétait:

—Il n'y aura jamais la guerre!

Ce sont tous ces penseurs, esprits libérés, amis du genre humain, rêveurs, lunatiques, idéalistes, pacifistes et jobards, qui, à côté de l'Allemagne des hobereaux casqués, bêlaient comme des moutons.

De toutes parts, le kaiser recevait les mêmes renseignements: "Les Français sont incapables de se défendre... Leur armée, travaillée par les révolutionnaires, n'est plus qu'une façade. Le peuple a perdu tout sentiment patriotique et, par conséquent, ne mérite plus d'être libre. Une guerre franco-allemande durera trois semaines: ce sera une promenade militaire jusqu'à Paris, où l'on déjeune vraiment très bien à l'hôtel Astoria."

Le kaiser ne demandait qu'à se laisser convaincre. Il saisit la première occasion de tirer son grand sabre, et voilà comment la guerre éclata en août 1914.

Heureusement, Guillaume II était assez mal renseigné, et dès septembre, il devait s'en apercevoir.

—Ah! soupira-t-il bien souvent, si j'avais pu prévoir que ces diables de Français n'étaient pas disposés à se laisser faire, c'est moi qui serais resté bien tranquillement à la maison!

M. Marcel Sembat et ses amis ont vraiment grand tort de parler des responsabilités de la guerre: à leur place, je choisirais un autre sujet de conversation.—Clément Vautel.

L'araignée-chien de Madagascar et la plus grosse araignée en existence; elle pèse une livre et chacune de ses huit jambes est aussi longue et aussi grosse qu'un crayon.